

**Mélika Ouelbani**  
**Université de Tunis**  
*Wittgenstein, ses prédécesseurs et ses contemporains*

Dans plusieurs de ses interventions écrites ou orales, et dans le style aussi captivant que pertinent et incisif que nous lui connaissons, Kevin Mulligan a souvent laissé entendre que beaucoup d'entre nous devraient cesser d'associer le génie à la philosophie de Wittgenstein. Je pense, en particulier, aux conférences qu'il a prononcées en 1910 à Montréal ayant justement pour thème : *Wittgenstein et ses prédécesseurs austro-allemands* et à un article de 2004, publié sous le titre révélateur et suggestif de *L'essence du langage, les maçons de Wittgenstein et les briques de Bühler*<sup>1</sup>.

Il est vrai que, dans ce cadre, Mulligan n'a jamais, à ma connaissance, utilisé le terme de « plagiat », mais par exemple dans la troisième conférence prononcée à Montréal, il cite un passage de Bühler que l'on pourrait attribuer à Wittgenstein et selon lequel « l'ancienne conception s'appuyait essentiellement sur deux suppositions intrinsèquement liées. D'une part on croyait que les fonctions du langage pouvaient être intégralement ramenées à la fonction *dénominative* des mots : chaque mot est un nom de quelque chose, c'est-à-dire de sa signification ... Et corrélativement à cette première thèse, on se représentait *les processus d'apprentissage de la parole* comme un apprentissage de la nomination des objets. Ces deux thèses sont fausses... ». Mulligan n'en tire aucune conclusion, mais à la suite de ce paragraphe, il dit simplement que « l'auteur de ce passage, publié en 1909, est Karl Bühler » sans rien ajouter ; ce qui est bien plus éloquent qu'un discours. Ensuite, il cite le premier paragraphe de *Recherches philosophiques*, lequel dévoile, il est vrai, une similarité assez troublante avec ce texte de 1909. D'ailleurs, il poursuit et explique, preuves à

---

<sup>1</sup> Kevin, Mulligan, *L'essence du langage, les maçons de Wittgenstein et les briques de Bühler*, in : *Histoire, Epistémologie, Langage*, 2004, N°2., supplément électronique : <http://htl.linguistic.jussieu.fr/dosHEL.htm>

l'appui, que comme Wittgenstein, Bühler n'envisageait plus la signification en rapport seulement avec le contexte propositionnel.

D'après ces premières remarques, le moins que l'on puisse dire est que Wittgenstein aurait dû citer les auteurs dont il s'est inspiré ou qui ont partagé ses préoccupations et qui semblent être beaucoup plus nombreux que ceux qu'il reconnaît en 1931, c'est-à-dire « Boltzmann, Hertz, Schopenhauer, Frege, Russell, Kraus, Loos, Weininger, Spengler, Sraffa ». Il aurait dû citer également Bühler, Scheler, Husserl, Musil ...

C'est un fait que les apports de Wittgenstein à la philosophie sont une question plutôt limpide, en ce sens que l'influence de cet auteur sur la philosophie contemporaine sous ses différents courants ne peut être qu'unanimement reconnue, même s'il a toujours affiché son refus de faire école. Comme le fait remarquer W. Stegmüller par exemple, de la même manière que la philosophie moderne est reliée au kantisme, la philosophie contemporaine l'est à Wittgenstein d'une manière ou d'une autre : influence, reprise, continuité, critique... En revanche, s'interroger sur le rapport que sa pensée a pu entretenir avec ses contemporains ou ses prédécesseurs de façon générale, qu'ils soient philosophes ou pas et s'interroger sur le caractère inédit ou pas de sa philosophie ne risque-t-il pas de paraître superflue, lorsqu'on se place de son point de vue ?

En effet, dès le début de sa réflexion philosophique, Wittgenstein a exprimé, à plusieurs reprises, l'inopportunité de vouloir préciser ses liens avec les autres philosophes. C'est ainsi que dans l'avant propos du *Tractatus*, il affirmait déjà son désintéressement en ces termes : « jusqu'à quel point mes efforts coïncident avec ceux d'autres philosophes, je n'en veux pas juger. En vérité, ce que j'ai ici écrit n'élève dans son détail absolument aucune prétention à la nouveauté ; et **c'est pourquoi je ne donne pas non plus de sources, car il m'est indifférent que ce que j'ai pensé, un autre l'ait pensé avant moi** ».

Dans *une première partie*, je m'interrogerai sur la question de savoir dans quelle mesure Wittgenstein peut nier toute prétention à la nouveauté. Je

montrerais le caractère plutôt innovant de sa philosophie en contredisant l'idée selon laquelle seule la seconde partie de son œuvre serait inédite. Toutefois, si Wittgenstein prête si peu d'importance au caractère inédit ou pas de sa pensée, pourquoi a-t-il réagi avec autant d'agressivité à l'idée que Carnap l'aurait plagié.

D'un autre côté, étant donné que la philosophie est conçue comme étant une activité et non plus comme une théorie ou une doctrine quelconque, je m'intéresserai, dans *une seconde partie*, à la question de savoir dans quel sens on peut parler encore d'un acquis philosophique ou autre que philosophique, d'ailleurs, pour Wittgenstein.

Avant d'essayer de clarifier ces questions, je rappellerai que le *Tractatus*, qui a été publié du vivant de son auteur, se réfère à des auteurs, en particulier Hertz, Frege et Russell, alors que, comme nous le savons, les écrits post-*Tractatus* ont été publiés à titre posthume et n'étaient certainement pas dans une version prête à être publiée.

### *-I- Wittgenstein et la tradition philosophique*

Selon un des plus grands connaisseurs de Wittgenstein et de sa philosophie, Von Wright, ses premiers écrits seraient dans la lignée de ceux de Frege et Russell, alors que toute la philosophie post-*Tractatus* serait inédite. Il fait remarquer que « le jeune Wittgenstein avait eu pour maîtres Frege et Russell. Ses problèmes étaient en partie les leurs », et ceci contrairement à l'œuvre de maturité de Wittgenstein, laquelle, bien que traitant de problèmes qui proviennent du *Tractatus*, « signale une rupture radicale par rapport aux chemins antérieurs de la philosophie »<sup>2</sup>. La question de savoir s'il y a rupture ou pas dans l'œuvre de Wittgenstein est aujourd'hui résolue. Mais, l'essentiel à retenir de cette remarque de V.Wright, c'est que le *Tractatus* aurait été influencé par des

---

<sup>2</sup> V.Wright, *Wittgenstein*, T.E.R., 1986, p.37

logiciens tels que Frege et Russell et ne serait donc pas une oeuvre inédite, contrairement à la seconde partie de l'oeuvre, qui, elle, serait originale.

Il me semble que cette thèse, ou plus exactement, la première partie de cette thèse doit être nuancée et les débuts philosophiques de Wittgenstein ne sont pas moins originaux que la suite de son oeuvre, malgré ses discussions avec Frege et Russell, en particulier. En vérité, Wittgenstein a, certes, été amené à contacter Frege puis Russell, les deux grands logiciens de l'époque ; mais pourquoi l'a-t-il fait ?

Wittgenstein est redevable, comme il le dit dans la préface du *Tractatus* aux « oeuvres considérables de Frege et aux travaux de [son] ami B.Russell », mais il ne s'agissait pas, pour lui, d'entrer dans leur projet de fonder les mathématiques ; en réalité, il avait des préoccupations personnelles, lesquelles avaient un rapport avec la logique. S'il avait cherché à les contacter, c'est parce qu'il s'était heurté à des problèmes de logique pour essayer de trouver une solution à ses problèmes et pour répondre aux questions qui étaient les siennes. Pendant la rédaction du *Tractatus* et quelques années après, Wittgenstein n'a cessé de confirmer son affirmation de la préface du *Tractatus*, selon laquelle il ne prétend pas à l'originalité, mais il rajoute l'idée très juste qu'il a fait quelque chose de nouveau avec les travaux de ses prédécesseurs ou plus exactement de ses contemporains : Frege et Russell, autrement dit les logiciens. « Lorsque j'étais en Norvège, l'année 1913-1914, il m'est venu certaines idées personnelles...Ce qui m'est arrivé cette année là,..., me fait l'impression d'une naissance, celle de chemins nouveaux... »<sup>3</sup>.

Quels étaient ces problèmes<sup>4</sup> ? Pourquoi avait-il besoin de la logique formelle ? A-t-il repris le projet logiciste ?

---

<sup>3</sup> *Idem*, p. 30

<sup>4</sup> Pour cette question, je me réfère en particulier, à part les différentes biographies de Wittgenstein, au livre de Janik et Toulmin sur *Wittgenstein's Vienna*, trad.frs.: *Wittgenstein, Vienne et la modernité*, P.U.F., 1978.

Le problème que se posait Wittgenstein à l'époque du *Tractatus* est clairement le rapport entre un langage formel et l'empirique ou le réel; et c'est d'ailleurs effectivement la logique qui devra rendre possible cette relation; ce qui explique probablement qu'il a eu recours aux logiciens de l'époque. Autrement dit, et pour reprendre Janik et Toulmin dans *Wittgenstein, Vienne et la modernité*, «le symbolisme de Frege et de Russell était donc pour Wittgenstein, un moyen d'atteindre son but... ».<sup>5</sup> À l'époque de la rédaction du *Tractatus*, et lors de son premier contact avec Frege, puis surtout avec Russell, Wittgenstein était préoccupé par des questions précises, qui étaient déjà, certes, posées par la physique de Hertz, mais à une plus petite échelle, et qui consistaient dans l'application de la logique au réel et donc dans un autre cadre que celui des mathématiques. Comme l'explique Mc Guinness, « ce sont Hertz et Boltzmann qui lui ont donné l'idée de tableau ou de corrélat mental de la réalité, ou seule importe la structure logique de la théorie scientifique en question (pour ce qui les concernait). Mais Russell lui a donné des outils qui lui ont permis d'étendre ce type d'analyse à l'ensemble de notre langage »<sup>6</sup>. Dans une conversation du 22 décembre 1929 avec Waismann, il reproche justement à Frege, Peano et Russell le fait que « en construisant la logique symbolique...[ils ] n'ont eu en vue que son application aux seuls mathématiques et n'ont jamais pensé à la représentation (Darstellung) d'états de choses réels »<sup>7</sup>. On peut dire que son premier projet était d'élargir le logicisme en cherchant une sorte d'intervention de la logique dans le domaine du réel.

Donc, bien que sa logique soit certainement inspirée des deux grands logiciens de l'époque, sans qu'elle en soit nullement une reprise - on connaît ses critiques de la logique frégréenne et russellienne - , les intérêts philosophiques de

---

<sup>5</sup> Janik et Toulmin, o.c., p. 153

<sup>6</sup> B. Mc Guinness, *Wittgenstein*, Seuil, 1991, p.115

<sup>7</sup> *Wittgenstein et le Cercle de Vienne*, T.E.R., 1991, § 46, p. 14

Wittgenstein étaient originaux <sup>8</sup>, même si, peut-être, inspirés par sa propre culture et ses contemporains. C'est ce qui peut expliquer son génie qu'il qualifie de « reproductif ». Il est important de noter qu'en 1930-1940, il réaffirme : « Mon originalité (si c'est le mot juste) est, à ce que je crois, une originalité de terrain, non de semence. (Peut-être n'ai-je aucune semence qui me soit propre). Jette cette semence sur mon terrain, et elle croîtra autrement que sur n'importe quel terrain ». Il aurait ainsi, semé des graines frégréennes et russelliennes en particulier pour en faire pousser quelque chose de différent et de nouveau. Hertz, Frege et Russell ont été en un sens « wittgensteinisés », leurs projets et méthodes étendus.

- II – *La question du plagiat et la réponse dans la philosophie post-  
Tractatus*

J'ai essayé de confirmer que Wittgenstein n'attachait pas d'importance au fait que d'autres aient pu avoir les mêmes idées que lui et ne jugeait pas utile de mentionner dans le détail les influences qu'il aurait pu revendiquer. C'est ainsi qu'on peut dire qu'il a élargi le projet logiciste en s'intéressant à la structure du monde et du langage et que la philosophie du *Tractatus* était normalement située dans la tradition de l'époque.

Mais si Wittgenstein attachait si peu d'importance à la question des influences ou même *des reprises* - selon Kevin Mulligan - pourquoi son attitude vis-à-vis de Carnap, qu'il avait accusé de plagiat, par l'intermédiaire de Schlick, avec autant d'agressivité ?

L'article de Carnap de 1932, intitulé « Die physikalische Sprache als Universalsprache der Wissenschaft », a déclenché une véritable colère chez Wittgenstein. Cette quasi agressivité est assez troublante lorsqu'on sait l'impact

---

<sup>8</sup> Même si les problèmes qui préoccupaient Wittgenstein étaient un peu dans l'air à Vienne, c'est ainsi que selon Janik et Toulmin, dans le même ouvrage cité, p.93, « tout artiste ou intellectuel conscient de la situation de la cacanie devait s'interroger sur la nature et les limites du langage, de l'expression et de la communication ».

du *Tractatus* sur la philosophie néopositiviste en général et en particulier sur Schlick, Waismann et Carnap. Ce dernier reconnaît lui-même dans son autobiographie ce qu'il doit à Wittgenstein, qu'il considère comme l'auteur qui l'a le plus influencé philosophiquement.

Dans sa lettre à Schlick il déplore moins l'idée que Carnap l'ait plagié que celle de se trouver dans la situation que son travail pourrait être perçu comme une version « réchauffée » des travaux de Carnap ou un plagiat<sup>9</sup> et il ne serait pas si indifférent au fait que ses idées soient partagées ou pas. Il me semble que le problème de la colère de Wittgenstein se trouve tout à fait ailleurs : il accepte qu'on lui « vole des pommes sur son pommier », mais n'accepte pas que « l'arbre soit mis en commun » et qu'on puisse parler d'école. En clair, il n'accepte pas d'être associé au Cercle de Vienne. « I don't want to join forces with Carnap and to belong to a circle to which he belongs »<sup>10</sup>.

Carnap a-t-il vraiment repris le physicalisme de Wittgenstein ? Des questions se posent : pourquoi celui-ci n'a-t-il pas tellement réagi au fait que le *Tractatus* ait été certainement la principale inspiration de la philosophie néopositiviste ? Pourquoi réagit-il à cette époque précise et de façon si démesurée, alors que le terme de « physicalisme » avait été utilisé dans l'*Aufbau* et que ce texte a pour prétention d'élargir le logicisme frégéen au réel et n'est pas sans rappeler le projet du *Tractatus* ?

Wittgenstein a-t-il utilisé le terme de *physicalisme* et en quoi le projet physicaliste de Carnap peut-il recouper le sien - si les griefs de Wittgenstein concernent le physicalisme -, leur conception du langage n'étant pas la même non plus et Wittgenstein n'ayant pas partagé le projet de science unitaire ? D'ailleurs, l'article de Carnap a été traduit par Max Black par *The unity of science* en 1934, ce qui montre bien que le projet de Carnap était de montrer la possibilité d'une science unitaire sous forme phénoménaliste ou physicaliste,

---

<sup>9</sup> Lettre de Wittgenstein à Schlick datant du 6 mai 1932

<sup>10</sup> *Idem*

d'ailleurs, cela ne changeant rien au projet, que Wittgenstein n'avait jamais défendu ou apprécié.

Dans sa réponse à Schlick, Carnap mentionne justement que Wittgenstein ne s'est jamais intéressé au physicalisme. Ce que Wittgenstein nie en précisant dans une lettre à Schlick du 8 août 1932 qu'il a bien traité de physicalisme, mais pas sous cette « appellation épouvantable » et d'une manière très brève selon le style du *Tractatus*. Carnap aurait-il alors plagié le non dit, le suggéré ou l'insinué ?

La question reste incompréhensible. Mais on peut essayer d'y trouver une réponse ou d'une moins une explication à partir de la philosophie post-*Tractatus* (dont je vais rappeler l'essentiel pour mon propos).

D'après Von Wright, le Wittgenstein post-*Tractatus* est absolument original et « ne reçoit aucune inspiration de l'extérieur » du type de celle qu'il aurait, d'après lui reçu de Frege et Russell, ou de qui que ce soit d'autre. Russell écrit lui même à propos des *Remarques philosophiques*, que « les théories qui apparaissent dans ce nouvel ouvrage de Wittgenstein sont neuves, très originales et sans aucun doute importantes. Sont-elles vraies ? Je ne le sais. En tant que logicien, aimant la simplicité, je souhaiterais penser qu'elle ne le sont pas, mais si j'en crois ce que j'ai lu, j'ai la conviction qu'il faut lui donner la possibilité de les mener à leur terme, car une fois terminées, il est fort possible qu'elles apparaissent comme constituant une philosophie entièrement neuve ». <sup>11</sup>

Kevin Mulligan ne serait pas d'accord avec ces évaluations et ces appréciations, car si après le *Tractatus*, Wittgenstein envisage la signification autrement, cette nouvelle façon d'envisager la signification était déjà en discussion chez plusieurs philosophes, tels que, en particulier, Max Scheler et Karl Bühler. Selon lui, Wittgenstein s'intéresse à des sujets, qui rompent avec la

---

<sup>11</sup> Cf. Von Wright, o.c., p.36 note



tradition issue de Frege, Russell, Carnap et Tarski, tels que « l'inséparabilité de la forme et du contenu de la poésie lyrique, l'expression et les exclamations... Ces phénomènes sont non seulement au centre de quelques philosophies austro-allemandes de la signification, mais ils intéressent également au plus haut point de nombreux écrivains de l'Autriche-Hongrie », et font qu'on peut parler « d'obsession autrichienne » pour certains thèmes. Quoi de plus normal alors que Wittgenstein soit aussi atteint par cette obsession généralisée et donc presque banale ?

La philosophie post-*Tractatus* présente une nouvelle conception du langage qui n'est pas référentielle, même pas d'un point de vue théorique ou strictement logique (comme c'est le cas dans le *Tractatus*). La manière dont la philosophie du *Tractatus* évolue fait appel à une multitude de concepts intéressants. Se poser la question du caractère inédit ou pas de ces concepts ne peut pas être pertinent selon la conception post-tractarienne du langage.

Pour expliquer le fonctionnement de notre langage, l'idée la plus importante que Wittgenstein met en œuvre concerne le fait que le langage et, par conséquent, nos intentions, deviennent indissociables de formes de vie. Par l'exemple connu du langage entre un maçon et son ouvrier<sup>12</sup>, il vise à montrer justement que le langage aussi simple qu'il puisse être, est lié à une activité réelle, celle de la construction en l'occurrence. Ainsi, non seulement le signe n'est pas isolé et fait partie de tout un langage, comme il l'a bien expliqué dans *Grammaire philosophique* (1934), en particulier, mais de plus il fait partie d'une activité. C'est d'ailleurs, ce qui fait la différence entre le langage, les jeux et le calcul auxquels il a été comparé et associé. En effet, les jeux, les calculs et le langage ont certainement des points communs, mais ceci ne signifie nullement qu'on puisse les identifier, en ce sens que le jeu de langage, est défini comme

---

<sup>12</sup> Wittgenstein, *Recherches Philosophiques*, Gallimard, 2004, § 2.

étant « l'ensemble formé par le langage et les activités avec lesquelles il est entrelacé »<sup>13</sup>. Le langage, comme multiplicité de jeux de langage, est par conséquent, indissociable des activités, ils forment un tout.

Le début de *Recherches* est très clair à ce propos : Wittgenstein y critique la conception augustinienne de la signification, en mettant l'accent sur l'idée que les signes ne désignent pas et n'ont pas pour fonction d'appliquer un mot à un objet, mais de permettre le partage d'une activité. La condition pour pouvoir partager un sens est donc le partage d'une forme de vie.

Ainsi, les jeux de langage sont, plus ou moins, complexes et par là même, des activités plus ou moins complexes leur correspondent. En réalité, il ne serait même pas correct de s'exprimer de cette manière car langage et activité forment un tout, il ne peut y avoir le langage d'un côté et l'activité qui lui correspondrait de l'autre, comme le montre la définition du jeu de langage que je viens de rappeler. Le sens est ainsi lié au contexte de son emploi, et se définit par l'usage ou plus exactement *il est l'usage*. Selon Wittgenstein, un langage, et donc une langue, en particulier, ne s'apprennent pas à l'école, cela ne suffit pas pour pouvoir la parler réellement, il faut la pratiquer en contextes et en situations réelles. Ce qu'on peut dire ne peut donc nullement être privé ou individuel. L'apprentissage met en œuvre des situations partagées.

Les mots n'ont précisément pas de définition mais des usages multiples, lesquels ne sont plus purement syntaxiques, comme dans le *Tractatus*. Wittgenstein compare le langage à une boîte d'outils, analogie assez répandue et déjà faite par Bühler, entre autres, dans laquelle chaque outil a une multitude inépuisable d'usages possibles<sup>14</sup>, mais dont Wittgenstein a su tirer les conséquences, ainsi que les développements : la multiplicité des possibilités d'usage ne signifie pas que les usages que nous faisons des signes sont aléatoires et que le choix des signes est indifférent, de la même manière qu'un outil peut,

---

<sup>13</sup> *idem*, § 7

<sup>14</sup> *Idem.*, §11

certes, avoir plusieurs usages, mais pas n'importe lesquels, usages qu'on acquiert en vivant et agissant avec les autres. La multiplicité des usages dépend des situations et des activités auxquelles on participe et auxquelles on est confronté : on ne peut utiliser les mots d'une manière arbitraire ou selon son propre souhait, sous peine de compromettre toute communication.

Si la signification des mots n'est pas circonscrite (on ne peut pas définir les mots, d'après Wittgenstein, non pas parce qu'on ne sait pas le faire mais parce qu'il n'y a pas de définition) sans être pour autant libre ou arbitraire, comme le relève la comparaison avec les outils, comment la déterminer pour que nous puissions nous comprendre? Comment concilier l'absence de délimitation et la nécessité d'une certaine détermination, laquelle permettrait au langage d'accomplir sa fonction (de transmettre une pensée)?

La réponse à cette question n'est pas aisée, car le fonctionnement de notre langage est très complexe, en ce sens que le langage en tant que tel n'est pas l'élément le plus important. En effet, le fait que nous comprenons les intentions exprimées par un langage indirect, tels que la métaphore ou l'ironie, par exemple, malgré le décalage entre ce que nous voulons dire et ce que nous disons, entre le sens littéral et le sens voulu, prouve que le sens n'est pas exclusivement une question de langage. De plus, et par ailleurs, étant relié à la vie, le langage n'est pas statique ; il ne peut être que vivant et dynamique<sup>15</sup>, c'est-à-dire que certains jeux disparaissent, certains usages deviennent complètement désuets et, en revanche, d'autres surgissent en rapport avec nos activités.

Ceci peut donner l'impression que ce sont nos activités qui mènent, en quelque sorte, le jeu : «Si les jeux de langage changent, changent les concepts et, avec les concepts, les significations des mots»<sup>16</sup>. Le sens est ainsi bien pratique et non lexical. Qu'est-ce qui peut alors, dans ce cas, garantir suffisamment de

---

<sup>15</sup>Wittgenstein, *Grammaire Philosophique*, Gallimard, 1980, § 17.

<sup>16</sup>Wittgenstein, *De la certitude*, Paris, Gallimard, TEL, 1976, § 65.

stabilité pour permettre la communication, c'est-à-dire, pour que le sens puisse être partagé?

Pour Wittgenstein, c'est la grammaire qui est la garante du sens, c'est-à-dire que c'est par le biais de la grammaire et de ses règles que la distinction entre les usages corrects et ceux incorrects du langage pourra se faire. Tout d'abord, si la communication est possible, c'est parce que nous appliquons les mêmes règles ou plus exactement nous les appliquons de manières similaires.

Il est essentiel de rappeler que l'on ne suit pas une règle en solitaire et que cette opération de suivre une règle ne peut être singulière et doit se répéter<sup>17</sup>. On ne suit pas une règle une fois. Suivre une règle ou obéir à une règle est une action institutionnelle, une action sociale. Ainsi, lorsqu'on parle d'usages au pluriel, il faudrait entendre plutôt et plus exactement « coutumes ». Si le langage est une pratique et une activité, on peut parler à ce moment là, d'influences et d'héritages sociaux et culturels plutôt que purement philosophiques.

Cette remarque confirme l'idée que, pour Wittgenstein, le langage est d'abord et en premier lieu une praxis institutionnelle. Lorsque nous parlons, nous avons l'intention de dire quelque chose, nous nous adressons alors à un interlocuteur, avec lequel nous devons partager les règles du langage certes, mais aussi et surtout des règles de son usage, et ce sont ces dernières qui nous permettent de communiquer. Cet accord est une condition pour que le message soit compris et qu'une réaction soit possible. Appliquer des règles suppose donc une communauté ; il s'agit d'une *capacité sociale*, dont Wittgenstein a essayé d'expliquer le fonctionnement.

Ainsi, le langage est intimement lié à notre pratique sociale, à des coutumes et donc à « un arrière-plan ». Celui-ci englobe aussi bien les règles du langage et de ses usages que ce que Wittgenstein appellera le « patrimoine culturel » et qui nous permettra de saisir réellement le sens. Une autre rare définition de ce qu'est

---

<sup>17</sup>Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, o.c., § 199 et 202.

un jeu de langage précise que « nous appelons quelque chose un jeu de langage, si cela joue un rôle particulier dans notre vie »<sup>18</sup>.

C'est la manière commune de réagir qui sert de référence et nous permet de comprendre une langue qui nous est étrangère par exemple. Cette idée rejoint la conception wittgensteinienne de la signification, développée assez tôt dans les années trente, à savoir que nous connaissons la signification d'un mot si nous savons l'utiliser comme d'autres l'utilisent. Pour apprendre un langage, il est nécessaire que les signes soient reliés d'une manière régulière et répétée à des activités, qui ne peuvent être isolées ou uniques mais qui, en même temps, se ressemblent.

Les règles nous mettent en quelque sorte sur les rails, elles nous donnent des indications, nous guident, selon Bühler<sup>19</sup>. C'est ce qui explique, que, d'après Wittgenstein, à cours de justification, on dira qu'on agit « juste ainsi » (so handle ich eben)<sup>20</sup>. Dans ce cas, si on tient à parler d'influence, il ne peut s'agir que d'influences sociales, coutumières et culturelles en général, lesquelles deviennent naturelles.

La pratique du langage et de la philosophie, entre autres, exige donc un arrière-plan commun faisant que certains acquis sont également nécessaires pour pouvoir appliquer les mêmes règles d'une manière correcte et qui se manifeste dans les *coutumes* et les *habitudes* que nous acquérons en vivant avec les autres.

Il ne peut donc y avoir de sens et de pensée sans participation à la même vie. « Nous sommes tout à fait sûrs ne signifie pas seulement que chacun, isolément, en est certain, mais aussi que nous appartenons à une communauté dont la science et l'éducation assurent les liens »<sup>21</sup>. C'est parce qu'on vit en société, qu'on partage des formes de vie et des activités qu'on peut parler d'une

---

<sup>18</sup> Wittgenstein, *Notes sur l'expérience privée*, TER, 1982, p.29 (texte bilingue Anglais/Français).

<sup>19</sup> Cf. K. Mulligan, *L'essence du langage, les maçons de Wittgenstein et les briques de Bühler*, o.c.

<sup>20</sup> Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, o.c., § 217.

<sup>21</sup> Wittgenstein, *De la Certitude*, o.c., § 298.

manière sensée, se comprendre et donc penser, langage et pensée étant indissociables.

On se souvient que dans le *Tractatus*, Wittgenstein avait déjà souligné la nécessité de partager ses idées pour le comprendre, de même qu'en 1929-1930, il relevait qu'il ne faisait « plus qu'utiliser des vieilles idées » et en 1941 il continuait à penser qu'il faut « rassembler les matériaux anciens. Mais pour construire »<sup>22</sup>. En même temps, il fait remarquer qu'il est obligé de se répéter souvent : « le premier mouvement enfile les pensées comme des perles, le second tend toujours à nouveau à la même chose ». D'ailleurs, la lecture des textes de Wittgenstein donne souvent l'impression de répétitions, mais en vérité les contextes d'écriture et de pensées sont différents.

Dans ce cas s'agit-il d'utiliser ses propres vieilles idées ou les idées d'autres sans qu'il soit nécessaire d'en préciser la provenance ?

Etant donné la conception du langage comme usage dans le sens de coutumes, on ne peut laisser entendre que Wittgenstein serait un usurpateur car il a toujours défendu l'idée que toute activité est en dernière analyse sociale et que même la pensée n'est pas individuelle. Dans le *Tractatus*, il fallait avoir eu les mêmes idées pour comprendre le traité et plus tard, déjà en 1931<sup>23</sup>, il relève que ce qu'il écrit est réservé à un petit cercle, c'est-à-dire qu'il « s'adresse » à des hommes, qui ne constituent pas une sorte d'élite, mais qui « forment son cercle culturel », qui partagent donc la même forme de vie, le même jeu de langage.

On peut comprendre alors ici sa colère vis à vis de Carnap, laquelle n'est pas causée par son plagiat - à supposer qu'il y ait eu plagiat - mais par le fait qu'il refuse d'appartenir au même cercle. Si en 1931, en parlant de Spengler, il

---

<sup>22</sup> Wittgenstein, *Remarques mêlées*, TER, 1984, p.52

<sup>23</sup> *Idem.*, p. 19

relève que « il aurait dû dire qu'il y a des ressemblances à l'intérieur d'une famille et aussi entre les membres de familles différentes »<sup>24</sup>, il semble donc refuser toute ressemblance avec la famille néopositiviste, malgré tout ce qu'ils partagent, y compris la conception de la philosophie comme activité.

#### *-IV- La philosophie comme activité*

Dans la philosophie post-*Tractatus*, et déjà dans le *Tractatus* la philosophie devient une activité visant à se débarrasser des maladies du langage et du non sens.

Il en donne dans le *Tractatus* une définition assez claire, laquelle ne se heurte pas totalement à celle de *Recherches Philosophiques*. Selon les propositions 4, 112 à 4, 116,

- la philosophie s'oppose à la science : elle ne produit pas d'énoncés, mais clarifie et élucide. Elle ne présente donc pas de théorie, mais consiste plutôt dans une activité.

- L'analyse philosophique n'est pas psychologique, mais logique.

- Son rôle est de tracer les frontières du sens et par conséquent du non sens. C'est lorsqu'on veut aller au-delà du monde qu'on tombe dans le non sens, parce que, par là même, on veut dépasser le pensable.

- Langage et pensée sont liés : tout ce qui est pensé est exprimé clairement.

Cette conception de la philosophie a été largement reprise par Carnap et surtout Schlick, lequel s'inspire très clairement du *Tractatus* et plus particulièrement de la proposition 4,112 - sans que Wittgenstein ait eu à redire -, en expliquant que « le but de la philosophie est la clarification logique des pensées. La philosophie n'est pas une théorie mais une activité. Une œuvre philosophique se compose essentiellement d'éclaircissements. Le résultat de la

---

<sup>24</sup> *Idem.*, p. 24

philosophie n'est pas de produire des 'propositions philosophiques', mais de rendre claires les propositions. La philosophie doit rendre claires, et nettement délimitées, les propositions qui autrement sont, pour ainsi dire, troubles et confuses »<sup>25</sup>.

Elle s'occupe ainsi d'énoncés déjà établis et n'en constitue pas d'autres. Elle est un art, une activité qui permet la clarification. Wittgenstein avait montré que l'erreur de la métaphysique, en particulier, est de croire que l'on peut dire l'indicible et exprimer ce qui dépasse les limites de l'expérience et de la pensée. Il a donc toujours soutenu que la philosophie est une thérapie et doit soigner ceux qui s'écartent des règles qu'elles soient logiques ou grammaticales.

La méthode de *Recherches Philosophiques* contraste clairement avec toute théorie, c'est pourquoi Wittgenstein remarque lui-même que la difficulté de son livre n'est pas une difficulté d'ordre théorique, mais concerne plutôt un changement d'attitude. Ainsi, pour Wittgenstein, la philosophie n'a jamais été connaissance ou doctrine de quelque nature que ce soit. Elle était dans le *Tractatus* une activité d'élucidation et devient dans sa philosophie plus tardive une activité thérapeutique. En effet, toute thérapie implique la personne, c'est une méthode active, c'est un long processus de travail sur soi, dont le but est de découvrir la nature d'un problème. Le lecteur de Wittgenstein est d'ailleurs, vraiment impliqué, engagé et actif dans la réflexion. Il n'est pas influencé, mais participe à l'activité de la pensée. Wittgenstein, tout comme le lecteur, ne pense pas individuellement et il devient tout à fait normal, lorsqu'on a pris largement connaissance de la philosophie autrichienne, comme c'est le cas pour Kevin Mulligan de constater des interférences et des recoupements, faisant, par exemple que « si Marty, Bühler et Wittgenstein explicitent souvent l'idée que les mots ont des fonctions en les décrivant comme des outils, Scheler nie que les

---

<sup>25</sup> M.Schlick, The future of philosophy, in : *Philosophical Papers*, II, o.c., p.171



mots sont essentiellement des outils »<sup>26</sup> ou que « comme Meinong, Wittgenstein ne pense pas... » ou encore que « comme Bühler, Wittgenstein pense que ce qui représente n'est pas forcément linguistique.. »<sup>27</sup> ... mais aussi de relever, et c'est le plus intéressant, des divergences entre ces *interlocuteurs*. C'est ainsi que « les descriptions que donnent Bühler et Wittgenstein de l'emploi des mots, de leurs fonctions, buts et contextes, divergent sur un point capital »<sup>28</sup> et que « malgré de profondes similitudes entre leur analyses, Bühler et Wittgenstein arrivent à des conclusions apparemment différentes »<sup>29</sup> et ce, à propos de leur réfutation de la thèse selon laquelle « le langage a une essence cachée ».

- *Conclusion* -

S'il est difficile de parler d'un héritage dont Wittgenstein aurait pu tirer profit ou même inspiration, d'une part, parce qu'il juge la question inintéressante car il est tout à fait normal et dans le cours des choses de penser dans une tradition ou contre elle, préoccupée par des problèmes plus ou moins spécifiques, et d'autre part, parce qu'il aura fait de cet héritage quelque chose de nouveau - ce en quoi consiste « son génie » -, alors, il est difficile également de parler de plagiat ; d'autant plus que Wittgenstein affirme la nécessité de partager ses idées et ses pensées pour pouvoir le comprendre. Cette même idée sera développée avec force après le *Tractatus*, puisque le sens et la communication ont pour condition un arrière plan culturel, scientifique et social et une forme de vie. C'est ce partage qu'il semble refuser avec Carnap. Il n'est pas important, au contraire, de citer ses références, qu'elles soient philosophiques ou autres, lorsqu'on fait partie de la même communauté, puisqu'il s'agit de la même activité et du même jeu de langage.

---

<sup>26</sup> Mulligan, Kevin, *Wittgenstein et ses prédécesseurs austro-allemands*, 3ème conférence

<sup>27</sup> *Idem*

<sup>28</sup> *Idem*

<sup>29</sup> Mulligan, Kevin, *L'essence du langage, les maçons de Wittgenstein et les briques de Bühler*, o.,c.

La pensée est individualisée de façon socialisée, si je puis m'exprimer ainsi. Lorsqu'on appartient à la même communauté, il devient inutile de parler d'influence, car le langage, le sens et donc la pensée ne sont finalement pas individuels et particuliers et comme le fait si bien remarquer Kevin Mulligan, les affirmations de Wittgenstein « ont une préhistoire et une suite autrichiennes », avec Meinong, Husserl, Müsil, Bühler ....et Wittgenstein peut très bien confectionner un mur à sa façon avec « les briques de Bühler ». C'est dans ce sens qu'il fait « du neuf » avec « du vieux » en pensant toujours avec les autres.